

**Jean-Louis Giovannoni**

## **Visites d'amitiés**

(extraits)

*Visites d'amitiés* est le *Journal* imaginé d'une aide-ménagère s'occupant de personnes âgées à leur domicile. Ces textes sont inédits et extraits d'un manuscrit commencé après la première édition de *Garder le mort*, en juillet 1975, et resté inachevé. J-L G.



Il est vrai que je m'inquiète souvent pour sa santé. Dès qu'il a le moindre mal de gorge, j'ai peur qu'il ait une angine et j'appelle aussitôt le médecin.

Dimanche, il avait de la fièvre. Je lui ai apporté, dans l'après-midi, un petit gâteau de semoule que j'ai préparé moi-même et un flacon d'eau de toilette.

Ma mère aussi ne voulait se laver, à l'hôpital, qu'au Chypre et à l'Eau de Cologne. Elle disait que comme ça elle se désinfectait et sentait bon.

Les autres malades prenaient aussi grand soin d'eux-mêmes. Ils avaient peur qu'on ne les visite plus.

Dans la salle commune, ça sentait l'éther, l'urine mélangés à des effluves d'eaux de toilettes.

Ma mère rayonnait au milieu de tout cela.

La maladie ne la débordait pas.

Lui aussi aime que je le frictionne.

Pendant une heure ou deux sa peau ne colle plus.

Oublier son corps, même quelques instants.

Il mange le gâteau de semoule que je lui ai apporté et il me complimente.

Cela me donne du courage et me fait oublier tous mes soucis.



À la morgue, on m'a demandé si j'étais sa femme.

Je n'ai pas répondu.

Je l'imaginai dans le casier d'une chambre froide au sous-sol, attendant que je réponde : *oui !* et que je vienne le délivrer.

J'ai dit que je n'étais que son aide-ménagère.

Son regard, ses mains qui me cherchaient quelques jours avant...

Les employés de la morgue m'ont dit, en ricanant, d'apporter des vêtements si je ne pouvais pas le voir partir comme ça, tout nu.

Je me suis effondrée sur le banc en face du service des admissions.

Je le voyais, au fond du couloir, attendant qu'on vienne le chercher au milieu de sacs de vêtements, de capitonnages, de coussins, de crucifix, déposés par les compagnies funéraires.

Et cette impression que le corps est petit dans tout cela.

Ils m'ont donné un verre d'eau, la liste des papiers nécessaires pour ses obsèques, et, sur un bristol orange, la date de la levée du corps.



Tous les malades s'inventent des paliers intérieurs pour se retenir.

Et puis, un jour, ça lâche sans qu'on sache pourquoi.

Les crispations qui nous retenaient un tant soit peu disparaissent. Et le creux s'agrandit, devient immense.

Certains malades préfèrent se cacher sous les draps ; serrer des oreillers contre leur ventre.

Seule la peau les maintient encore, les empêche de disparaître.

On apporte alors une civière... et nous nous regardons le mur.



Lorsque les infirmières entrent dans la salle commune tous les regards se tournent vers elles.

Autour de quel lit vont-elles mettre le paravent ce soir ?

Celui qui en héritera ne verra pas le jour se lever.

Dès qu'il est placé autour d'un lit, on ne regarde plus dans cette direction.

On ne dort pas non plus.

On écoute le mourant s'agiter dans ses draps, chercher sa respiration ; parfois la fraîcheur d'un membre contre un mur froid...

Entre 4 h et 5 h du matin, la peur grandit. Peur de partir avec.

Si on ferme les yeux les parois augmentent, envahissent l'espace.



J'ai connu un malade qui est mort avec le sourire aux lèvres.

Il m'a demandé de lui tenir la main.

Il l'a serré un peu plus fort...

Et puis, plus rien n'a bougé en lui.

Son corps s'est refroidi lentement.

Sa main crispée dans la mienne.



Je ne supportais pas de voir ma mère inerte dans son lit d'hôpital, fondre à vue d'œil, disparaître dans les draps.

Je me souviens des conseils d'une collègue aide-ménagère :

*– Il faut, même si le mourant est dans le coma, lui parler...*

Les nuits suivantes, à son chevet, j'ai parlé sans m'arrêter, en pesant chacun de mes mots dans l'espoir qu'ils la retiennent.

*– Il faut aussi les surélever pour ne pas qu'ils étouffent...*

J'ai humidifié ses lèvres avec un linge imbibé d'eau fraîche et remonté ses coussins.

Sa respiration difficile. Encombrée.

J'aurais tant voulu lui retirer ses glaires.



La dernière nuit, j'avoue, je me suis endormie.

Dans mon sommeil, je continuais à veiller sur elle. Sa respiration était régulière, elle souriait.

Les malades dormaient et les infirmières parlaient doucement entre elles dans la salle de garde...



Morte depuis plus d'une heure.

Je ne saurai jamais si elle a souffert, si elle m'a appelée.

Le paravent nous protégeait du regard des autres.

Je l'ai déshabillée pour la voir une dernière fois.

Puis, j'ai frictionné sa peau à l'alcool ; épongé les parties humides ; introduit du coton en bas, le plus profond possible ; et placé une mentonnière pour que ses mâchoires restent fermées.

Un peu de maquillage – elle, si pâle.

Et son petit tailleur gris sur ce lit immense.

*rue des Cinq-Diamants / rue du Mont-Cenis  
1976*

Jean-Louis Giovannoni est né à Paris en 1950. Il a été très longtemps assistant social dans un hôpital psychiatrique parisien. Fondateur en 1972 de la revue *Champ social*. Prosateur et poète. Derniers ouvrages : *Issue de retour*, poésie (Unes, 2013), *Voyages à Saint-Maur*, récit (Champ Vallon, 2014). *Sous le seuil*, récit (Unes, 2016).